

Et se sont vus forcés, malgré tout leur courage,
De regagner leur camp; soldats, voilà l'outrage!
Ce revers glorieux n'est pas moins un revers:
La France n'en veut point, ses drapeaux sont trop fiers!

Neuf mois sont écoulés bientôt depuis l'offense;
Ce temps, il le fallait, pour recevoir de France
Les vivres, les chevaux, les canons, les renforts
Qu'elle nous envoyait de chacun de ses ports.
Maintenant tout est prêt, soldats! prenez vos armes;
Je sais combien pour vous les dangers ont de charmes,
Et, fier de vous guider bientôt au champ d'honneur,
De mon commandement je bénis l'Empereur.

Ah! si les ennemis ont cru, dans leur folie
Qu'on insultait en vain l'aigle de la patrie,
S'ils se sont endormis en voyant nos retards,
Se croyant à l'abri sous leurs épais remparts,
Combien sera pour eux terrible le réveil,
Lorsque nos étendards vont briller au soleil!

Soldats! soyez humains: respectez la faiblesse,
Les femmes et l'enfance ainsi que la vieillesse;
Le mourant, le blessé n'est plus un ennemi,
C'est un homme qui souffre, ayez pitié de lui!
Tant qu'il reste debout, soyez-lui redoutable;
Mais lorsqu'il est tombé, soyez-lui secourable.

Soldats! du haut des cieux Dieu vous fera vainqueurs,
Car votre cause est juste, et braves sont vos cœurs.

Soldats! quand va venir le jour de la bataille,
Regardez dans les airs, à travers la mitraille,
Vous y verrez notre aigle, ouvrant ses ailes d'or,
Prendre majestueux son glorieux essor,
De sa serre à Puebla briser la résistance,
Puis, d'un nouvel essor franchissant la distance,
Aller sur Mexico déployer nos couleurs.
Soldats! vive la France et vive l'Empereur!

CHAPITRE XXVII

Marche sur Puebla. — Lettre d'un officier. — Rapports officiels.

Le commandant en chef et son état-major, suivi de toutes les troupes qui restaient à Orizaba, à l'exception de cinq cents hommes, se portèrent en avant le 23 février 1863. Un officier écrivait, pendant cette marche, du bivouac de la Novia de Forestz, à un de ses amis domicilié à Besançon :

« Ta lettre est venue me trouver hier au soir à onze heures; j'étais logé dans une écurie et je raccommodais mon pantalon avec une basane; j'ai travaillé à cet ouvrage important jusqu'à deux heures et demie du matin. Nous étions installés dans une *hacienda* et nous croyions y rester quelques jours pour nous reposer et réparer nos effets, qui commencent à annoncer la misère, lorsqu'un ordre nous a fait retourner au bivouac que nous occupons actuellement. Je t'écris de ma maison de campagne. Tu sais sans doute ce qu'elles sont : un petit morceau de toile accroché à un bâton forme les murs et les toits de nos abris. Ces murs ainsi que les toits sont très-minces, comme tu peux en juger; aussi ressent-on facilement les variations que le climat offre chaque jour. Toutes les nuits nous avons de la gelée; le thermomètre marque zéro le matin, et à midi il marque 45° et plus. Avec un pareil climat, à une élévation de 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, il est difficile à l'Européen de respirer à son aise. Par suite de la faiblesse de la colonne d'air, la respiration est très-courte, ce qui devient pénible, surtout quand on fait quelque marche rapide ou quelque manœuvre fatigante.

« Nous ne sommes plus qu'à une enjambée de Puebla. Chacun de nous désire se mettre en route le plus tôt possible, afin de voir de près nos ennemis. A toutes les rencontres que nous avons eues jusqu'ici nous n'avons pu les approcher. Montés sur des chevaux vigoureux, ils lâchent leurs coups de fusil, puis se sauvent comme le lièvre devant le chasseur. A Puebla, ils seront renfermés dans les murs de la ville, et peut-être aurons-nous le bonheur de les voir sortir.

« Tu as lu sans doute des relations de voyages ou des descriptions dans lesquelles on prétend que le Mexique est le plus

beau et le plus riche pays du monde. Ces belles pages ne peuvent guère s'appliquer aux contrées que nous avons visitées jusqu'ici, surtout dans nos dernières étapes. Ce sont de fort belles plaines, il est vrai, mais toutes nues et sans un arbre pour offrir son ombrage au voyageur. Elles sont parsemées de mamelons en forme de pains de sucre, restes de volcans éteints. La lave, que l'on rencontre çà et là, et les terres brûlées dont on remarque la teinte grise sur le flanc des montagnes, annoncent que le sol du Mexique a été profondément bouleversé par la nature. On rencontre fort peu de villages. On rencontre par-ci par-là quelques *haciendas* ou maisons d'exploitation. Les maîtres de ces fermes sont généralement très-riches et font cultiver leurs terres par de malheureux Indiens, abrutis par le travail et par les privations. Ces anciens propriétaires du sol, réduits maintenant à la condition la plus dure, sont logés dans des cases ou huttes construites avec quelques pieux fichés en terre et recouverts d'herbes sèches; les lits et les chaises sont inconnus; tout le mobilier consiste en une natte et quelques vieux pots. Les mœurs de ces pauvres gens sont simples et généralement exemptes de ces habitudes vicieuses que l'on observe en Europe dans les classes inférieures. Le pain et la viande ne se rencontrent pas souvent sous leurs dents; leur nourriture habituelle consiste en galettes composées avec du maïs écrasé entre deux pierres et jeté, pour être cuit, sur une plaque de fer fortement chauffée. Des haricots cuits dans leur jus assaisonné ordinairement cette galette, dans laquelle on ne met pas de sel, vu la cherté de cette denrée (1 fr. 34 c. la livre de 460 grammes).

« Je crois sans peine que si ces infortunés recevaient un peu d'instruction et jouissaient de la même liberté que les cultivateurs européens, ils feraient du Mexique, ruiné par l'incurie d'un gouvernement sans foi, une des contrées les plus fertiles du monde entier. Les quelques coins de terre cultivés ont un aspect magnifique. Il y a deux jours, en faisant une reconnaissance, nous avons vu du blé en fleur, tandis qu'à côté la récolte de l'année précédente n'était pas encore rentrée. »

Un accident douloureux atrista ce voyage; le colonel d'Autvergne, chef d'état-major du général Forey, et qui avait été appelé auprès de lui au même titre pendant la campagne d'Italie, en tombant de cheval, sur la route d'Acatingo, se cassa la jambe, et dut être remplacé par le général Manéque.

Le 27 février, le quartier général français était à Quecholac. Le général Bazaine, avec la 1^{re} division, occupait les positions de Nopalucan, Floresta, San Juan Batista, San Antonio Tamariz, San Marco et San José Ovando.

La 2^e division, sous les ordres du général Douay, était à Quecholac, Acatingo, Los Reyes et Tecamachalco, correspondant avec la 1^{re} par la route directe de Nopalucan à Acatingo, appelée Camino Nuevo.

Le général Neigre, placé à l'arrière-garde, devait amener des renforts.

Un conseil de guerre fut tenu à Quecholac le 28 février. Divers plans y furent successivement proposés; mais on ajourna toute décision jusqu'au jour où l'on serait devant la place. Il fut seulement convenu que toutes les forces se mettraient en mouvement le 8 mars, après l'arrivée des renforts. Les dépêches envoyées par l'amiral Jurien de la Gravière annonçaient le débarquement de nombreux détachements à la Vera-Cruz.

Mais laissons la parole au général Forey, dans le journal qu'il adressait quotidiennement à l'Empereur :

ACATINGO, 3 mars. — Je viens d'arriver à Acatingo, qui est ce que nous avons vu de mieux depuis Orizaba. La campagne même offre aux yeux attristés jusque-là par une végétation rabougrie une nature plus riche et plus forte, et les environs de la ville, jusque du côté de Los Reyes, sont cultivés en jardins potagers, ce que permettent les eaux abondantes qui arrosent ce pays. La disposition de la ville est la même qu'à Quecholac : de grands corals où le matériel et les chevaux sont parfaitement abrités, de grands bâtiments ressemblant à des forteresses, des maisons à terrasse et une place immense au centre de la ville. Toute la population était dehors pour me voir arriver, et se montra sympathique. C'est aujourd'hui jour de marché, et la place est couverte de plusieurs milliers d'Indiens qui apportent leurs provisions avec confiance. Nous avons traversé plusieurs villages, et les habitants ne témoignent aucune crainte à notre aspect. Certes, le gouvernement de Juarez

ne peut pas dire qu'il nous fait une guerre nationale; car nous ne voyagerions pas plus tranquillement en France, et sur-vint-il quelque part sur nos derrières une attaque, soit contre nos convois, soit contre les localités qui nous ont montré quelque sympathie, cela ne changerait pas la situation et ne pourrait être regardé que comme un fait naturel, puisque de tout temps il y a eu dans ce pays, et il y aura longtemps encore, une partie de la population qui ne fait pas autre chose que le métier de bandits sous le nom de guérillas.

Le général Douay se porte demain à San Bartolo, et le général L'Hérillier à Tépeaca, laissant un demi-bataillon à Los Reyes.

Je vais m'occuper moi-même de porter des troupes de la brigade Bertier, qui va venir à Acateje, jusqu'à Amozoc, petite ville située au point de jonction des routes d'ici à Puebla et de Nopalucan à cette même ville, et qui nous sera utile comme point de concentration de nos deux colonnes, qui opèrent depuis longtemps séparément. Ce serait même un excellent point où nous pourrions former des magasins, si les moulins qui existent à Quecholac ne nous forçaient à les laisser là et à y conserver une garnison que je compte former d'un bataillon, qui, au moyen de quelques ouvrages que le génie y pratique en ce moment et qui en ceignent nos dépôts, y sera en toute sûreté jusqu'au moment où la prise de Puebla me permettra d'évacuer sur cette dernière place tout ce qui sera resté à Quecholac.

5 mars. — Le général Douay a exécuté son mouvement hier sur San Bartolo et Tépeaca. Il m'écrivit qu'il l'a effectué sans incident et sans avoir vu un seul ennemi. Il ne me parle pas de Tépeaca, d'où le général L'Hérillier ne lui avait pas encore donné de ses nouvelles. Il doit se mettre en communication aujourd'hui avec le général Bertier, qui est arrivé le 4 à Acateje. Dans leurs positions respectives, nos deux colonnes se protègent mutuellement et n'ont rien à craindre de l'ennemi.

Celui-ci a sans doute été ému de mon départ d'Orizaba et de mon arrivée à Quecholac. Il s'est concentré à Puebla, où l'on a appelé même les détachements de cavalerie laissés dehors. Juarez est venu de Mexico à Puebla, où il a passé une grande revue, à laquelle on a constaté que 18,000 hommes environ avaient assisté. Juarez a harangué les troupes et est reparti pour Mexico. Comonfort, qui se tient vers San Martin avec son corps que l'on dit fort de 3,000 réguliers et de volontaires dont on ne donne pas le chiffre, est venu à Puebla avec Juarez et est retourné après la revue à San Martin, d'où il observe la route de Tlaxcala.

Bazaine, d'après mes instructions, doit lui donner des inquiétudes de ce côté en poussant de fréquentes reconnaissances vers Huamantla, en faisant courir le bruit que San Martin est un objectif sérieux pour nous, et en commandant aux *hacenderos* de préparer des approvisionnement. San Andres est entièrement évacué, et le 20^e bataillon de chasseurs qui y restait seul arrive demain à Nopalucan, où Bazaine a sa division massée avec des forces qui s'étendent de là à Acateje.

Je fais venir ici tout le matériel de l'artillerie et du génie, de sorte que dès que le général Neigre me ramènera ce qui est encore échelonné entre Quecholac et Orizaba, je prononcerai définitivement le mouvement offensif sur Puebla; dans aucun cas, du reste, ce mouvement n'aurait pu se faire plus tôt qu'il ne s'effectuera, par la nécessité où nous avons été de transporter à Quecholac de nombreux approvisionnements amassés à San Andres, où nous sommes maintenant, de les porter en avant ainsi que les munitions de guerre, toutes choses qui ne peuvent se faire que peu à peu.

Le 6. — J'ai enfin reçu l'avis de l'arrivée de notre convoi d'argent à Orizaba. Parti de cette ville le 5, il sera ici le 9. Le général Neigre partira le 6, de manière à nous apporter le courrier de France. Il ramènera avec lui la majeure partie de sa brigade, qui est échelonnée sur la route, en sorte que d'ici à quelques jours notre mouvement sur Puebla va s'exécuter. J'adresse à Votre Majesté la traduction d'une proclamation que Juarez a adressée à l'armée d'Orient, à l'occasion de sa revue. Il est toujours étrange que le chef d'un gouvernement, qui porte de si rudes atteintes à la liberté et qui se joue avec tant d'impudence des droits de l'humanité, fasse un pareil abus de ces mots qui sont si peu d'accord avec ses actes.

Je suis allé visiter hier Los Reyes, où nous avons un détachement. La population de ce gros village, qui contient 3,000 Indiens, se pressait autour de moi, et c'était à qui me toucherait

la main. Si Juarez avait vu et entendu ces bonnes gens qui nous regardent comme des libérateurs, il ne prétendrait pas que son gouvernement est populaire.

Le 7. — Comme mouvement préparatoire à l'investissement de Puebla, je porte le 9 le général Douay avec toute sa brigade à Amozoc. A cet effet, je le remplace à San Bartolo et Tépeaca par le 51^e que je fais venir d'Acateje, et je prescris au général Bazaine de resserrer les cantonnements sur ce dernier point, ayant sa droite à Nopalucan, de manière à masser sa division à Amozoc en deux marches, mais en laissant toujours Marquez à Ixtengo et Zoltepu pour laisser l'ennemi dans le doute sur notre véritable direction.

Le général Neigre, qui est en route, ramasse sa brigade, échelonnée à Acatingo, Puente, Colorado, la Canada, Palmer, Quecholac, et, après avoir laissé dans cette dernière ville, qui est le centre de nos approvisionnements à cause de ses moulins, le 2^e bataillon du 81^e qui en formera la garnison jusqu'à nouvel ordre, il arrivera ici le 9 ou le 10, et le 11 ou le 12 je serai en mesure, je l'espère, de masser toute l'armée en avant d'Amozoc, pour de là procéder à l'investissement de Puebla.

Le 10. — Le mouvement du général Douay sur Amozoc s'est effectué hier. Il a rencontré en avant de cette ville quelques cavaliers qui se sont enfuis, et, arrivé devant la ville, il a essuyé quelques coups de feu tirés des jardins de la ville sur son avant-garde par des cavaliers assez nombreux; mais comme j'avais pris des dispositions pour enlever Amozoc si l'ennemi paraissait disposé à la défendre, les cavaliers ont promptement évacué leurs positions et se sont retirés sur Chachapa, où les Mexicains auraient, dit-on, des forces assez considérables en cavalerie avec de l'artillerie. Le général Douay se proposait de pousser une reconnaissance ce matin de ce côté. Il a trouvé les puits à Amozoc bouchés et encombrés, mais non corrompus, comme on le disait, par des animaux morts qu'on y aurait jetés. Il y a aussi aux environs des mares où l'eau est assez abondante pour nos animaux.

La ville renferme, comme toutes celles que nous avons traversées sur le plateau, des corals très-commodes pour contenir nos voitures et nos chevaux et mules. J'occupe la ville militairement et je m'empresse d'y faire conduire tout notre matériel, ce qui exigera trois ou quatre jours. Afin de garantir nos convois de toute insulte par Tépeaca, au sud de laquelle se tiennent des bandes que l'on dit assez nombreuses, surtout vers Teacali, j'ai porté à Tépeaca tout le 51^e, qui était partagé depuis le 8 entre cette ville et San Bartolo, et j'ai dirigé le 1^{er} de zouaves sur San Bartolo. De cette manière, la marche de nos convois sur Amozoc est parfaitement assurée.

Il me reste ici un bataillon du 81^e et le 18^e bataillon de chasseurs avec un peu de cavalerie. Dès que la majeure partie du matériel aura évacué Acatingo, je porterai mon quartier général à Amozoc.

Outre le 51^e, j'ai dirigé sur Tépeaca près de 200 cavaliers mexicains commandés par le colonel la Pena, officier énergique, qui était à la Soledad dernièrement et dont j'ai été très-satisfait. Le bataillon d'infanterie de marine arrive demain. Je m'occupe à organiser les troupes auxiliaires. Quant à créer un corps d'Indiens, la chose sera peut-être possible plus tard; mais en ce moment cette malheureuse et intéressante portion de la population mexicaine est sous un tel régime de terreur qu'une semblable création est tout à fait impraticable. Ce qui me donne quelque espoir que l'avenir pourra modifier la situation dans le sens indiqué par Votre Majesté, c'est que depuis que je me suis porté en avant, plusieurs faits se sont produits sur nos derrières qui dénotent une tendance de la part des Indiens à secouer le joug et à défendre leurs propriétés et eux-mêmes contre les guérillas.

Le 11. — Nos convois s'acheminent sur Amozoc, où je ne me rendrai que lorsque tout ou à peu près tout le matériel y sera. En présidant moi-même à cette opération, je suis sûr qu'elle se fait plus rapidement et sans aucune perte de temps.

Du 13 au 14, les convois ont continué à porter notre matériel à Amozoc, où les parcs d'artillerie et du génie se sont rendus le 13. Hier, 14, j'y suis arrivé moi-même, ne laissant en arrière que le général Neigre, qui arrivera demain 16. C'est ce jour que j'ai fixé pour la concentration de toutes les troupes, soit à Amozoc, soit en avant. Toutes mes dispositions sont prises pour investir Puebla le 18. J'aurai l'honneur d'en exposer le plan à Votre Majesté demain, où il recevra un commencement d'exécution.

Le 16. — C'est aujourd'hui, Sire, le jour anniversaire de la naissance du Prince impérial. J'aurais vivement désiré que la marche des choses m'eût permis de vous annoncer, à cette occasion, la prise de Puebla; mais cela n'ayant pas été possible, nous avons au moins célébré le 16 mars en commençant les opérations sérieuses. Ce matin, le général Douay a fait occuper les mamelons de Tepoztuchil et d'Amalucan. C'est à l'hacienda qui est située derrière ce dernier mamelon que je vais établir provisoirement tous nos dépôts de vivres et de munitions. La division Bazaine, qui est arrivée aujourd'hui, a remplacé dans ces deux positions de Tepoztuchil et d'Amalucan les troupes du général Douay, qui sont allées le rejoindre à Manzanilla. De là ce dernier doit faire les reconnaissances nécessaires pour tourner Puebla par le nord, tandis que le général Bazaine en fera de Tepoztuchil pour tourner la ville vers le sud. Ces reconnaissances seront faites demain 17, et si, d'après les résultats, les travaux qui seraient nécessaires pour rendre les chemins praticables ne peuvent apporter d'obstacles sérieux à la marche des colonnes, voici les opérations qui amèneront l'investissement complet de Puebla, lequel aura probablement un grand effet sur le moral des assiégés, que l'on dit déjà assez ébranlé.

Le 18, à trois heures du matin, le général Douay, ainsi que le corps du général Marquez et un petit corps que Votre Majesté connaît déjà sous la dénomination de *légion d'honneur*, composé d'officiers mexicains, commandé par le général Taboada, quitteront la Manzanilla.

La 1^{re} brigade (général L'Hériller) se dirigera sur le Puente Mexico, passera l'Atoyac sur ce pont, et ira s'établir sur la rive droite de l'Atoyac, à l'ouest de la place, vis-à-vis le Cerro San Juan, ayant soin de se tenir hors de portée du canon occupé par l'ennemi et fortifié, ma résolution de l'enlever le plus tôt possible étant bien arrêtée, je fis partir les batteries de la réserve d'Amalucan et les dirigeai sur San Aparicio, où je suis venu moi-même ce soir. Dans la soirée, j'ai reçu une lettre du général Douay, et dans la nuit une autre du général Bazaine.

Le 19. — Le premier m'annonce que sa marche qui n'a souffert de sérieuses difficultés qu'ici, à San Aparicio, où se trouve une bacaranae des plus difficiles, avec des pentes qui ne permettent de les gravir qu'en triplant les attelages, et où il a dû laisser ses voitures, l'a conduit au Cerro San Juan qu'il a occupé après un engagement assez vif, mais cependant très-court, pendant lequel le colonel Laffaille a reçu une blessure très-légère à la cuisse, et un officier norvégien qui sert dans le bataillon de fusiliers marins une blessure à la tête (il ne me parle que de celles-là), il a fait occuper la route de Mexico et coupé le fil du télégraphe qui communique de Puebla à la capitale.

Le général Bazaine m'écrit de son côté qu'après avoir rencontré d'assez grandes difficultés de terrain qui ont nécessité des travaux assez longs pour le passage des voitures, il est arrivé au point indiqué dans mes instructions, c'est-à-dire à San Bartolo, au sud de Puebla, et que ce matin il va se mettre en communication avec Douay. Voilà donc notre investissement complété de la manière la plus heureuse, et j'espère que cette première et importante opération nous présage des succès ultérieurs.

Je m'occupe maintenant d'expédier les ordres nécessaires pour amener au Cerro San Juan notre matériel de guerre et de bouche.

Le 20. — Je suis arrivé hier au camp du général Douay, et j'ai établi mon quartier général dans un ancien couvent, sur le sommet du Cerro San Juan, d'où je vois toute la ville avec ses fortifications, ainsi que toutes les positions occupées par mes différents corps.

Le colonel d'Avvergne, qui s'est fait transporter jusqu'ici par des Indiens, renvoyant ceux-ci à Orizaba, j'ai donné à cinq d'entre eux une dépêche télégraphique qu'ils remettront, s'ils ne sont pas arrêtés en route, au commandant supérieur d'Orizaba.

Nous apercevons, à deux lieues au loin, dans la direction de San Martin, un fort parti de cavalerie et d'infanterie que nous supposons être le corps sous les ordres de Comonfort. Je pense qu'il cherchera à se mettre en communication avec la garnison; mais je fais observer tous les passages avec soin.

Le 22. — Tous nos convois sont arrivés de Amalucan, excepté les gabions, que le génie a fait apporter en grande quantité de Quechola et d'Acajete sur ce point. J'espère les avoir ici sous peu. En attendant, les officiers du génie et d'artillerie

très-détaillée de la place qui n'est plus une place ouverte comme en mai 1862, mais une véritable place forte défendue par un système de forts détachés, armés d'une puissante artillerie et défendus par une armée de 20,000 hommes, sans compter un système de défense intérieure, qui, si elle est bien menée, peut nous présenter de sérieuses difficultés. Mais si la défense est vigoureuse, l'attaque ne le sera pas moins, et quand je vois les bonnes dispositions dans lesquelles sont les troupes, leur état physique et moral, il ne m'est pas permis de douter un instant du succès. J'adresse à Votre Majesté un plan de la ville et de ses défenses au moyen duquel l'Empereur pourra suivre les opérations.

Le 17. — Demain, je porte mon quartier général à Amalucan, d'où je pourrai suivre les opérations de l'investissement, après quoi je l'établirai au point qui me paraîtra le plus favorable.

Nos mouvements d'hier ont mis la ville en émoi, et la garnison s'est portée aux postes qui lui ont été assignés pour le combat. Le général Douay n'a rencontré dans sa marche sur Manzanilla que quelques cavaliers, battant la campagne, et dans une démonstration qu'il a faite dans la direction de Guadalupe pour détourner l'attention de l'ennemi sur ses projets de tourner la ville par la droite, il y a eu quelques coups de fusil échangés sans aucune importance. Cela a suffi pour tenir la garnison sur le qui-vive.

Le 18, de San Aparicio. — Sire, nos opérations marchent à souhait. Pendant que les divisions Douay et Bazaine investissent la place hier, l'une par le nord, l'autre par le sud, je suivais leurs mouvements des hauteurs de Amalucan, où j'avais transporté dès le matin mon quartier général. Dans la supposition que le général Douay trouverait le Cerro San Juan occupé par l'ennemi et fortifié, ma résolution de l'enlever le plus tôt possible étant bien arrêtée, je fis partir les batteries de la réserve d'Amalucan et les dirigeai sur San Aparicio, où je suis venu moi-même ce soir. Dans la soirée, j'ai reçu une lettre du général Douay, et dans la nuit une autre du général Bazaine.

Le 19. — Le premier m'annonce que sa marche qui n'a souffert de sérieuses difficultés qu'ici, à San Aparicio, où se trouve une bacaranae des plus difficiles, avec des pentes qui ne permettent de les gravir qu'en triplant les attelages, et où il a dû laisser ses voitures, l'a conduit au Cerro San Juan qu'il a occupé après un engagement assez vif, mais cependant très-court, pendant lequel le colonel Laffaille a reçu une blessure très-légère à la cuisse, et un officier norvégien qui sert dans le bataillon de fusiliers marins une blessure à la tête (il ne me parle que de celles-là), il a fait occuper la route de Mexico et coupé le fil du télégraphe qui communique de Puebla à la capitale.

Le général Bazaine m'écrit de son côté qu'après avoir rencontré d'assez grandes difficultés de terrain qui ont nécessité des travaux assez longs pour le passage des voitures, il est arrivé au point indiqué dans mes instructions, c'est-à-dire à San Bartolo, au sud de Puebla, et que ce matin il va se mettre en communication avec Douay. Voilà donc notre investissement complété de la manière la plus heureuse, et j'espère que cette première et importante opération nous présage des succès ultérieurs.

Je m'occupe maintenant d'expédier les ordres nécessaires pour amener au Cerro San Juan notre matériel de guerre et de bouche.

Le 20. — Je suis arrivé hier au camp du général Douay, et j'ai établi mon quartier général dans un ancien couvent, sur le sommet du Cerro San Juan, d'où je vois toute la ville avec ses fortifications, ainsi que toutes les positions occupées par mes différents corps.

Le colonel d'Avvergne, qui s'est fait transporter jusqu'ici par des Indiens, renvoyant ceux-ci à Orizaba, j'ai donné à cinq d'entre eux une dépêche télégraphique qu'ils remettront, s'ils ne sont pas arrêtés en route, au commandant supérieur d'Orizaba.

Nous apercevons, à deux lieues au loin, dans la direction de San Martin, un fort parti de cavalerie et d'infanterie que nous supposons être le corps sous les ordres de Comonfort. Je pense qu'il cherchera à se mettre en communication avec la garnison; mais je fais observer tous les passages avec soin.

Le 22. — Tous nos convois sont arrivés de Amalucan, excepté les gabions, que le génie a fait apporter en grande quantité de Quechola et d'Acajete sur ce point. J'espère les avoir ici sous peu. En attendant, les officiers du génie et d'artillerie

font leurs reconnaissances pour l'ouverture de la tranchée et l'établissement des batteries. Les approches de la place sont favorables en ce qu'on est défilé sur certains points jusqu'à 600 mètres. Les troupes qui ont investi la ville le 18 s'étaient établies à environ 4,000 mètres, et même plus. Hier de nouvelles positions plus rapprochées ont été reconnues, et aujourd'hui les troupes ont levé leurs camps et ont serré la place de plus près; elles en sont à 3,000 mètres, 3,500 au plus suivant les localités. L'artillerie ennemie, en tirant assez fréquemment dans diverses directions, nous a pour ainsi dire indiqué elle-même les positions à occuper.

Hier, les troupes ennemies de Comonfort ont fait une démonstration sur nos lignes; mais il a suffi de quelques compagnies de tirailleurs pour les maintenir à distance. Il y avait là peu de monde, et je ne suis pas éloigné de croire que là n'était pas le gros de ses forces, que des renseignements, auxquels je ne crois guère du reste, portent à 12,000 hommes, et qu'il pourrait venir nous inquiéter par Huamantla et Acajete, en se portant sur notre ligne de communication. Aussi, je tiens à ne plus avoir à m'en servir jusqu'après la prise de Puebla, et j'envoie des mulets en grand nombre et des voitures vides à Quechola pour en enlever tout ce que nous y avons en grains, farine, munitions, malades et garnison, en sorte que, ce point évacué entièrement, je n'aurai plus de préoccupation sur la ligne de Puebla à Orizaba, et je gagnerai un bataillon de plus.

Hier, à la tombée de la nuit, de fortes colonnes de troupes sortaient de la ville par Guadalupe et Loretto, ce qui me fit croire: ou que, inquiétés sur les mouvements que les nôtres avaient faits au nord de la ligne d'investissement pour la resserrer, l'ennemi prenait des positions pendant la nuit pour éviter une surprise; ou qu'il tenterait quelque chose sur Amalucan, sachant que nous n'y avions pas de forces considérables. Je fis prévenir tous les corps de ce côté de se tenir sur leurs gardes; et même le général Neigre devait chercher à couper la retraite à ces colonnes ennemies si elles s'avançaient dans la plaine; mais cette démonstration cachait un but dont j'ai reçu aujourd'hui l'explication. Carbajal, avec 500 hommes de cavalerie, qui était entré dans la place peu de jours avant l'investissement, s'y était laissé renfermer par cette opération, qui a réussi à souhait. Malheureusement nous n'avons pas assez de troupes françaises pour garder tous les points, et Carbajal, avec ses cavaliers, se serait échappé de la ville par cette baranae, pendant la nuit dernière, sous la protection des colonnes que j'avais vues descendre dans la plaine. Je suis très-contrarié de cela, bien que je ne puisse espérer intercepter assez complètement la place pour empêcher tous les hommes d'en sortir.

Ce matin, l'artillerie de la place a essayé la portée de ses pièces sur mon quartier général, et nous a salués de boulets et d'obus pendant que nous déjeunions. Leurs projectiles étaient parfaitement dirigés, et l'un d'eux est même entré dans la chapelle où couchent les officiers de l'état-major général. Si ces messieurs n'eussent pas été à table dans une autre pièce, il y en eût eu probablement de touchés.

Le 23. — Hier j'avais envoyé une forte reconnaissance à Cholula, 2,000 cavaliers de Comonfort, qui venaient de quitter cette ville, ont été rencontrés par notre reconnaissance, et il s'en est suivi un engagement de cavalerie dans lequel le général de Mirandol, enlevant nos chasseurs avec l'entrain qui distingue officiers et soldats de cavalerie dans cette campagne, a chargé l'ennemi et l'a mis dans une déroute complète, lui tuant au moins 200 hommes. Nous avons eu une dizaine d'hommes tués ou blessés, dont un officier, M. Petit, capitaine, qui a reçu un coup de lance qu'on a cru mortel; mais depuis lors il va mieux et on espère le sauver.

Le 24. — Hier, une batterie de 2 gros mortiers mexicains que nous avons apportés de Vera-Cruz, et de 6 obusiers de montagne disposés pour tirer en bombe, a essayé son tir, afin de pouvoir protéger l'ouverture de la tranchée qui devait avoir lieu dans la nuit. La première grosse bombe est tombée dans l'angle gauche du couvent de San Xavier, qui est notre objectif; la seconde est tombée sur le couvent même, et, au dire d'un canonnier de ce fort, qui a déserté ce matin, elle aurait éclaté dans une pièce occupée par le général Negrette, qui aurait manqué d'être tué. Le tir des petits obusiers était aussi très-bon, en sorte que cette batterie était en mesure avant la nuit de protéger les travailleurs. Pendant toute la soirée et

une grande partie de la nuit, les batteries de San Xavier ont tiré sur la nôtre qui est établie à la Garitta de Mexico, mais sans lui faire aucun mal.

A sept heures du soir, nous avons ouvert la tranchée avec 1,600 travailleurs. Une première parallèle a été tracée sur une étendue de 900 mètres entre les deux faubourgs de San Iago et San Mathicy. L'ennemi ne s'en est pas même douté, quoique cette parallèle ne soit qu'à 600 mètres de San Xavier. L'église de San Iago étant minée, le génie a recherché le fil électrique, et, à l'aide du sacristain de cette église, a pu le trouver et le couper. Tout le feu de San Xavier s'étant concentré, sans succès du reste, sur notre batterie de mortiers, le travail de la tranchée s'est fait dans la plus grande sécurité, et pas un homme n'a été touché. Voilà donc, Sire, une première opération du siège qui a réussi au-delà de nos espérances, et qui a été conduite avec une grande intelligence par M. le capitaine du génie Barrillon, sous la haute direction du colonel Viala.

Le 25. — La première parallèle a été perfectionnée dans la journée d'hier. Le feu de la place a été assez vif; mais d'habiles tirailleurs, embusqués à la gauche dans le faubourg San Mathias, ont inquiété les canonnières ennemies, qui sont loin d'être aussi habiles qu'on le prétendait. Nos batteries de gros mortiers ont encore lancé des bombes sur San Xavier, où elles doivent faire de terribles ravages. Nos petits obusiers tirant en bombe font aussi de très-bons coups.

Hier soir l'artillerie a commencé à faire plusieurs batteries destinées à éteindre le feu de San Xavier et à ricocher l'ouvrage à redans, nommé Morelos, qui doit flanquer Carmen; elle pensait avoir armé ces batteries pendant la nuit et pouvoir ouvrir le feu ce matin; mais l'armement n'a pu être terminé, et ces batteries ne seront prêtes à tirer que demain matin. L'artillerie en espère un effet décisif sur les points qu'elle battra.

Le 26. — Pendant toute la journée d'hier le feu de San Xavier a été très-vif et dirigé en grande partie sur le quartier général. L'artillerie a poussé l'achèvement de ses batteries.

Pendant la nuit, le génie a construit la 2^e parallèle, plus un boyau allant à un point reconnu favorable pour l'établissement d'une batterie qui a été élevée pendant la nuit.

Le matin à cinq heures et demie, l'artillerie a ouvert son feu avec une précision extrême sur San Xavier. La place a répondu avec vivacité; mais pendant que son feu ne produisait aucun effet sur nos batteries, le nôtre éteignait celui du bastion de gauche de San Xavier, et mettait le parapet dans un état rendu plus triste encore par l'explosion d'un magasin à poudre. Nos pièces ayant moins d'action sur le bastion de droite, une pièce ennemie a continué à tirer toute la journée.

Vers sept heures du soir, au moment où l'on disposait les travailleurs pour faire la 3^e parallèle, l'ennemi, qui prit sans doute ces travailleurs pour des troupes assaillantes, ouvrit un feu violent de mousqueterie partant de San Xavier et de tout le front de la ville menacée; mais, comme nous ne lui répondimes pas, il ne tarda pas à revenir de sa panique, et tout rentra dans le silence, qui ne fut plus interrompu de la nuit.

Le 27. — Ce matin le feu a recommencé, mais moins intense qu'hier. Il a été décidé qu'il serait fait une quatrième parallèle, la troisième ayant été tracée à 80 mètres de San Xavier, distance jugée trop grande pour lancer une colonne d'attaque sur cet ouvrage dont le feu d'artillerie a bien été éteint, mais qui se trouve flanqué par plusieurs pièces ennemies, et dont le Pénitencier, qui en forme le réduit, est un énorme bâtiment à plusieurs étages percés de nombreuses fenêtres d'où une garnison nombreuse peut diriger sur les assaillants une fusillade meurtrière.

Pendant l'ouverture de la 4^e parallèle, il a été envoyé un sous-officier du génie, en reconnaissance pour examiner les dimensions du fossé de San Xavier. Trahi sans doute par le clair de lune, il a été aperçu au bord du fossé, et quelques coups de fusil tirés sur lui ont immédiatement donné l'éveil à l'ennemi, qui toutes les nuits se tient sur ses gardes, craignant une attaque de vive force; et, comme la veille, un feu violent éclata sur tout le front d'attaque et dura pendant une demi-heure sans que le nôtre y répondit, si ce n'est par quelques coups de canon que nos batteries tiraient sur le Pénitencier, à la hauteur des fenêtres du deuxième étage, sur lesquelles elles avaient reçu l'ordre de pointer leurs pièces pendant le jour.

Le 28. — Le feu a continué de notre côté le matin et le soir, et a été principalement concentré sur le Pénitencier, contre